

Naufrage tragique rue de Grenelle : un blessé grave

Gérard Naudy,
TZR Histoire-géographie,
Moulins sur Allier

« J'ai rien fais M'sieur ! » Avance mordicus celui que l'on vient de prendre sur le fait. Rien n'est grave. Les fautes d'orthographe à la pelle ? « J'en ai toujours fais plein ! ». Grave de mentir, injurier l'enseignant, être puni, ne rien faire à l'école ? Absolument pas. La disparition des conseils de discipline ? « Vous savez, ils viennent avec des avocats maintenant ! ». Chacun est rendu à ses lâchetés et ses petites cuisines. Et pourtant il n'y a rien de plus à manger. Plus d'éboueurs à nos âmes délabrées. Nous voilà traînant nos métastases de rêves d'éducation karcherisés, se regardant au fond des yeux dans le miroir des souvenirs, comme un étranger dans la glace. A boire le sang de nos illusions perdues. Plus aucun symbole unificateur car profond, n'identifie aujourd'hui la personnalité morale de notre communauté. Le brouillage du sens de la gravité, voilà peut-être au final la raison cachée de notre récurrente indignation.

Refondation de la gravité:

« Refonder l'école... »¹. Comme vous y allez ! Du passé faisons table rase ? Vous voudriez de nouvelles fondations. Mais jusqu'à quel point de gravité êtes-vous prêt à creuser ? Le bien fondé de la question repose sur la possibilité d'un rebâti possible sur des ruines, d'un seuil à retrouver, une appartenance à restituer. D'une gravité à recentrer.

Qu'est-ce qui est ou apparaît grave ? C'est une réponse qu'il ne faut pas faire. La gravité n'existe pas. Elle relève d'une anthropologie. D'une liaison dont nous ne sommes pas libres, et en ce sens là nous dérange, au point de vouloir la saborder sans cesse. Jusqu'à signer sa propre perte car la gravité doit nous rassembler. Le peut-elle encore ? Elle implique donc une autorité, en péril, et une régulation, bien distendue, pour en garantir les remparts contre la sédition. Or, déjà, le règlement intérieur se trouve bafoué au profit illusoire d'une réputation d'établissement procédant de multiples démissions, par ceux-là mêmes qui l'ont fait voter et rédigé. C'est grave d'auteur ? Il ne s'agit pas d'un objet à palper. Mais d'un sacré devant lequel il faudrait pouvoir encore se recueillir. Signalons-la plutôt comme une relation que l'on s'est donnée avec les choses ou les êtres. Une invention des hommes qu'eux-mêmes ont consacré en lui attribuant des à-priori de moralité. Sans regrets de ne pouvoir le placer sous la coupole d'un moralisme liberticide. Comme le ferait par exemple cette loi votée contre « l'Arménie » d'un génocide, affichant non sans danger la gravité en vérité officielle.

Nous parlons ici de la profondeur, du condensé de sens. De ce qui nous rapproche en

1 Lu dans le forum.

plongée du ventre de la terre, une fois passée sa lingerie de pierre. Et non pas de l'absence de gravité comme une déclinaison du je-m'en-foutisme ambiant. La gravité est une donnée permanente mais qui se manifeste qu'en quelques moments choisis. C'est le négatif qui la passe au révélateur. Il y a toujours de la gravité. Mais pas pour toujours. La gravité nous précède. Il y a fort à craindre qu'en ces temps de basses eaux mythologiques elle ne nous succède longtemps sous une forme consensuelle. Mais en tous les cas, elle nous excède. Au sens où elle dépasse l'homme tout en se présentant comme une donnée, un construit qu'il n'a pas choisi. La gravité est sacrément gênante. Elle ne répond pas au « si je veux, quand je veux », et revendique son incongruité en se plaçant hors-commerce. Les professeurs d'histoire endurent ainsi leur peine. Comme l'Histoire, elle ne se négocie pas. On peut la transgresser. Mais il y aura toujours quelque chose qui en empêchera le libre-service. Un résidu d'éducation, un ersatz de limite intériorisée. Ne désespérons pas trop. Ayant averti un élève au langage châtié, par un mot bénin dans le carnet à destination de ses parents, il revient le lendemain avec trois pages de punition qu'ils lui avaient eux-mêmes administrée, et me demandaient de les signer.

Il est possible de la réparer, de l'oublier, de la pardonner même. Difficilement de s'en affranchir. Disparue ici, elle rejaillira sous d'autres formes, peut-être plus séculières ou archaïques. A refuser celle que l'on nous impose comme une marque identitaire plaquée au fer rouge de l'Histoire, ou d'une survivance de religion dans un pays largement déchristianisé, on finit par éparpiller la gravité en cavités profanes: codes d'honneur, paroles de pirates, sans foi ni loi s'autorisant une sorte de clientélisme. Chacun vérifiant le grave de son point de vue laconique ou de principe. Au mieux, le noyau dur se défragmente. « Monsieur, horizontalement, c'est comme ça ou comme ça ? » me lance une élève de collègue avec des signes de croix d'aiguilleur du ciel en stage,. Elle me rappelle au sacrifice de la réponse maintes fois répétée. Me voyant défait devant son propre sacrilège à la plus modeste des connaissances, elle cru bon de rajouter: « Vous savez, ce n'est pas grave!... ». L'individu console son ignorance en abjurant la gravité. Aussi vite que toute communauté tend par erreur à nier le besoin de conserver ce qui la conserve elle-même.

Refondre eut donc été sans doute un choix lexical préférable à refonder. Car à la lecture du mode d'emploi qui suit ces appels corrélés à un nouveau pacte d'acier, il semble aussi que les terrassiers de l'enseignement ne replâtrèrent les murs plus qu'ils ne bétonnent une nouvelle dalle. La faim légitime de voir reconnaître sa douleur présume des forces de rédemption, et l'appétit même d'un réel changement. La moindre tentative de réforme traduite en crime de lèse-majesté pousse le majordome de circonstance à remettre le couvert sur une nouvelle nappe, plus qu'à renverser la table. La gravité a aujourd'hui plus de tourneurs que de fraiseurs. Le vertige du slogan à pic fait au final les discours à plat. Montrer les crocs ne rend pas les loups moins frileux. Pas de nouvelle griffe donc au prêt à penser. A force de focaliser la contestation uniquement sur les postes et des moyens, on a peut-être réduit le problème scolaire à une quantification dont on se plaint plus que jamais de la faiblesse. Aucun léninisme ne peut mettre en scène le « Que faire ? » révolutionnaire. Une école ne se refonde pas. N'est pas Philippe Meirieu qui veut. Il n'y a pas plus noble scellé que la transmission des savoirs. Même supprimée le samedi. Plus belle rencontre qu'entre un enseignant, un groupe d'élèves et une méthode. Et aussi la bonne sanction le cas échéant, pourrait-on rajouter. L'école a son côté humain. Elle ne varie pas ses fondamentaux. Elle vieillit. De retour à la gravité il n'y aura pas. Il reste aux puristes à se vautrer dans l'algèbre de leurs mélancolies hors d'usage. A l'enseignant de vivre des rêves tranquillissants dans la clarté numérique de ses journées carcérales quand la répétition de mots glacés d'effroi comme travail, progrès, ne gercent ses lèvres, uniques scarifications des guerriers de l'absurde.

Il ne sert à rien d'espérer refonder. Il nous resterait à nous indigner. Mais si nous en avons les raisons, nous n'en n'avons plus les moyens. Moins contraignante que la syndicalisation, l'indignation est érigée en modèle actuel de pensée. Cependant, derrière les bouches en flammes,

se dissimule, en ventriloque, une superbe impuissance à donner quelconque dignité à la suite. Le sitting, oui, mais en forêt. L'affirmation solennelle de l'égalité outragée fait preuve de gravité plébéienne et finit en clip. Le signe de ralliement en bras raccourcis. L'acide en « espérance lucide ». Autrefois, déjà, la force était tranquille.

Gravité de corps et d'esprit :

Reste à différencier la gravité selon les situations pour ne pas broyer l'horizon du message ou se tromper de motif d'indignation. L'Éducation nationale n'a guère été surprise par la dégradation récente du triple A. Gravité vite tempérée d'ailleurs par son maintien par d'autres agences. Les tergiversations sur les modalités de notation avaient été, en effet, largement anticipées chez nous par la réflexion, depuis quelques semaines déjà, qui consiste à envisager de retirer à vif du corps des IA-IPR, l'organe géniteur de leur autorité. La dépouille de leur fonction d'évaluation des personnels enseignants fut saluée, dans un premier temps, d'une manière qui doit beaucoup au caractère fortuit de leur trépas annoncé. Qui l'eut cru, eux qui avaient échappé à toutes les réformes depuis 1945 ! Enfin le grand choir ?

Au nom de la gravité, la défense de l'inertie se voua, une fois de plus, en marches funéraires Chopin-clopotant, des nostalgiques des avant-veilles insomniaques, promus par copinage, pèlerins goguenards toujours prêts à composer leur billet d'humeur, pour réclamer la permanence d'une religiosité de l'onction de la note par des pairs, dont on s'accorde tous, pourtant, à reprocher l'infortune. La masse encore plus nombreuse de tous ceux qui ont été descendus dans les graves, comme des moins que rien, d'après quelques indices vagabonds, de ceux qui souffrent encore de patrouiller dans le gel suite à un rapport injuste, alors qu'ils faisaient juste de leur mieux, était restée, elle, muette. Avant de pouvoir assouvir la pression de sa joie contenue sur le tombeau d'une fonction où la nécessité d'évaluer une science molle s'est durcie d'arrogance. Ne nous décentrons pas de la gravité, en lestant le léger. Ici, faute de preuve évidente de gravité, l'ordre de marche avait été alourdi d'une nouvelle et vraie protestation contre l'inquiétante suppression de postes, ralliant à la communion effervescente, de vraies figures inquiètes pour leur métier et leur famille. Toutes les suppressions n'ont pas la même pesanteur. Ne repérons pas la gravité, uniquement dans l'atteinte à l'esprit de corps auquel on n'oppose qu'un rituel chaleureux, mais si temporaire. Cette gravité-là ne nous rassemble plus (à peine 12% de grévistes dans le secondaire, 15% dans le primaire pourtant moins concerné pour le 31/01), et ne nous dépasse en rien.

Il y a de la gravité plus permanente et plus froide comme le marbre. Celle qui commande et légitime le sacrifice. Pour laquelle on devrait toujours se mobiliser. A défendre les poussières au lieu de méditer devant les cendres de la petite Agnès, violée, tuée et brûlée, quelques jours auparavant aux portes de son école en Haute-Loire, nous revêtissions la cotte de mailles en nous trompant de côte d'alerte. « Je l'ai bousculée » avait avoué lors de sa première audition le présumé coupable. La gravité a ses détournements de mineurs par des élégances verbales qui voudraient l'effacer. Le silence, a plus de pudeur. Pour une fois, à titre d'exemple, sans oublier les cas moins médiatisés, une minute en noir et blanc aurait suffi à rendre hommage à ceux qu'on n'a pas su protéger, et réhabiliter la notion de limite à l'élève. Tout en rappelant, si besoin était, la gravité de la mission citoyenne auprès du maître. Celle qui touche à la vie d'innocents. Qui grave la chair et les inscriptions ultimes en lettres de sang. Celle qui prend au corps et n'endiable pas forcément la symbolique de notre fonction. La seule gravité. L'unique sacré. Celle qui mérite que l'on se dévoue. La vie. A fortiori celle d'une enfant. En anglais, grave se dit *grave* (tombeau). Au risque d'un introspectif coupable dans notre bulle savonnée à la surface de laquelle plus rien de l'extérieur ne peut décidément s'accrocher, on nous a abstenus de tout geste de recueillement

aux valeurs pourtant éminemment éducatives. De quoi donner le bourdon du haut du clocher de nos injustices. Il nous avait bien demandé l'observation d'un silence pour les victimes du sous-marin du Kursk en 2002. C'était plus loin et il y a longtemps. « L'onde bout dans une urne trop pleine »; Le plus grand regret d'une vie, ne sera-t-il pas, à titre personnel, celui de ne pas avoir su toujours saisir la gravité au bon moment ? De ne pas avoir été à la hauteur du grave ?

Le ministère a aujourd'hui renoncé à décréter la gravité. En abandonnant à des groupes de pression le soin de spéculer sur sa réalité et d'en décider des réactions à des fins propres. Comme pour cette lettre de Guy Môquet oubliée. Oui, souvenons-nous comment ce papier griffonné quelques heures avant sa mort, n'a pu faire carrière. Elle a accouché d'une jacquerie libérale et d'une polémique d'historiens qui en ont fusillé l'initiative autant que le souvenir et le message. Certes, l'éducation ne peut pas se faire qu'au Panthéon. En ombre portée, j'avais placé récemment la lettre dans un panel de documents mis à l'étude au cours d'un devoir surveillé. Seulement 6 élèves sur 26 de la classe de troisième ont repris la phrase la plus forte de la lettre : « Mais ce que je souhaite de tout mon coeur, c'est que ma mort serve à quelque chose ». Eh bien, non. Deux fois non. Les enfants ne sont plus que ce qu'ils voient. Accoutumés à la violence rapportée, eux aussi de presque 17 ans, savent inconsciemment que la vie ne vaut rien. Pas encore que rien ne vaut la vie. L'abus de mémoire ne permet plus de voir l'Histoire en face. Le continu s'impose au contenu, gâchant bien des occasions de revenir de temps en temps, à la ligne.

Il faut juste être besogné par le temps pour vouloir retrouver du sens au sein de nos chimériques errances. Me mêlant à l'hommage qui est rendu à nos supérieurs pédagogiques, je voulais ici vous narrer mon premier souvenir d'inspection en tant que titulaire, par un intermittent du spectacle dont c'était la tournée d'adieu. Un jour de mai 1993. J'envisageais d'évoquer pour une classe de troisième, la fin de la guerre d'Indochine. Voulant mieux connaître mon adversaire du jour, je m'étais enquis de ses quatre volontés. Paraissait qu'il était grand mélomane. Cela tombait bien. J'avais sous la main une cassette du film de Pierre Schoendoerffer « Dien Bien Phu ». Les dernières images de la reddition française sont accompagnées d'une musique magnifique de Georges Delerue, « Le chant de l'adieu » pour violon et orchestre. La séance se passe. Puis vient l'entretien. Et là, mon hôte me dit « Et puis cette musique de l'extrait de film ! horrible, insoutenable, je ne regardais même plus les images ». Puis, « Vous savez, je viens de m'acheter l'intégrale de Keith Jarrett. Et là, vous fermez les yeux... ». Pour ceux qui ne connaîtraient pas le musicien en question, sachez qu'il vaut mieux ne pas avoir oublié de prendre des sucres lents avant d'écouter. « Je vais vous dire comment faire. N'utilisez pas le rétroprojecteur, vous allez bronzer ! Poser sur le tableau une image de guerre en noir et blanc, et là, vous laissez les élèves dix minutes devant sans rien dire. Vous n'imaginez pas l'impact du noir et blanc sur les élèves. Une photo, uniquement ! ». Je reconnais du vrai aujourd'hui. Alors que je n'avais su qu'envisager la transmission possible d'une émotion musicale et visuelle. Un bon début.

« N'aggrave pas ton cas ! »

« C'est plus intéressant ! » me déclarait récemment d'une voix penaude un élève de troisième plutôt dégourdi, que j'avais surpris en train de faire en sous-main un exercice de mathématique alors que j'évoquais tragiquement les camps de la mort. Les photos du livre, la lecture de textes choisis n'avaient pas provoqué d'émotion suffisante. Juste de la suffisance. J'aurais préféré, quitte à ce qu'il dise quelque chose un : « C'est trop dur, je préfère faire ça ». J'en aurais conclu à un désir de fuite devant l'horreur. Mais non. Que demeurent nos automnes à côté de ma joie ? La peur de la semonce éventuelle du professeur officiant au cours suivant l'avait juste emporté sur la reconnaissance d'une gravité tragique et collective. L'élève trop scolaire en vient à oublier pourquoi il est là. C'était presque aussi simple que ça. Ma rétorsion s'est juste contenue à

lui faire valoir que son attitude était indigne. La gravité s'était troquée ici contre de l'utilitaire. Comme l'idée de nation se retourne en défense de la nature. L'affirmation des droits de l'homme supplée l'esprit de lutte. En escamotant la morphologie d'enclave de la gravité, cet élève ignore encore que pour faire la liaison, il faut spécifier la différence. On ne grandit qu'en référence à des espaces clos, en conservant des sanctuaires. L'émancipation passe toujours par une forme de nostalgie du milieu clos, utérin, protecteur. C'est la condition du vivant. L'absence de minéral, du palpable de l'attribut historique ne s'accorde plus aux attentes d'élèves angoissés. Ils ont leur propre bornage du sacré d'une inviolable intimité. Comme le Costa Concordia, navire de croisière où le capitaine, pour avoir oublié les dures lois de la gravité en a réveillé d'autres chez ses passagers masculins, qui, suivant son modèle, ont déserté la bienséance en se précipitant en premier sur les chaloupes à l'amer. Chacun sa vision propre de la gravité, solidement arrimée au rocher de sa personne, et liquéfiée au plan collectif.

Quelques jours plus tard, mon cours de quatrième est annulé au profit d'une sensibilisation au handicap physique. Deux responsables d'association, dont un aux jambes sectionnées et marchant avec deux prothèses, avaient tout d'abord organisé un bref parcours dans un fauteuil roulant pour révéler les difficultés de mobilité. La prise de conscience de la difficulté n'a pas étouffé la joie de circuler pour la première fois dans un tel viatique. Encore un souvenir de franche rigolade. Les élèves avaient sublimé le parcours de course à handicap, en véritable compétition de vitesse entre eux. Le discours qui leur a été servi ensuite tendait à atténuer la discrimination que l'on pouvait exercer à l'égard des handicapés. Du genre « Nous sommes tous égaux, tous différents mais pareils ». Peut-on parler du handicap comme on parlerait de l'homosexualité ou des races ? L'alerte contre les dangers de la circulation, la brutalité des châtiments en vies amputées par un instant d'inattention se trouvaient ici éteints par un discours communicatif sur la reconnaissance de l'Autre. Rien sur la souffrance individuelle. Pourtant, le soir, quand la violence d'un souvenir vous arrache à vos pensées. Vous en croyez l'aveu infertile, réfractaire à l'échange ? Paraissait qu'on pouvait jouer de son handicap. Et même le colorer. Voilà notre animateur sortant de son sac, des prothèses originales, toutes décorées de feuilles colorées de magazines plaqués à la cire sur le réceptacle de bois ou de plastique. L'oeuvre d'art est sensée sûrement consoler. Les élèves ont été surpris puis admirateurs. Certains ont demandé où s'en procurer, avant de sortir de la séance d'information, sûrs de leur bon droit à ne pas prêter davantage attention aux handicapés qui sont, eux-mêmes le disent-ils, très heureux comme ils sont. L'élève a une tendance naturelle à dédramatiser tout seul à la moindre difficulté. Faut-il qu'on l'incite davantage à le faire ? Pouvons-nous encore former à la gravité ?

Sans doute, en évitant le mensonge. En cherchant moins l'horizontale éperdument que la verticale en oeuvrant en profondeur. Contrairement à ce que je peux lire de mon IPR actuel, qui sans doute très sensible aux commentaires de la retransmission du Tour de France cycliste, tient à envoyer un coureur de son équipe dans toutes les échappées. *« Je réitère ma demande quant au nouvel enseignement optionnel "Droits et Grands enjeux du monde contemporain" qui sera proposé aux élèves des classes terminales série L.... J'aurai donc besoin de connaître les noms de ceux d'entre vous...afin que nous puissions éventuellement les solliciter et faire en sorte que l'histoire-géographie participe, même de façon minoritaire, à ce nouvel enseignement »*. Vital, en effet. Une façon d'occuper le terrain que nous opérons, nous, en trois axes. La diffusion de connaissances de manière préventive: enseignons. Répondre à une déstabilisation de manière défensive: grevons. Lancer une action offensive contre un concurrent ou un autre acteur qui peut vous nuire: punissons. C'est-ce que nous faisons tous les jours. Pour le reste, il y a Keith Jarrett...